

**L'introuvable méthode : à propos du chapitre « Des voyages »  
dans les *Pensées sur l'éducation* de John Locke  
(J. Morice, Université Paris IV)**

La question des voyages, à laquelle Locke consacre les derniers paragraphes de ses *Quelques pensées sur l'éducation*, a déjà fait l'objet de remarques dont Locke soulignait l'audace, mais aussi le caractère inachevé et controversé, dans une lettre adressée à Clarke le 6 février 1688<sup>1</sup>. Seul un regard croisé sur ces deux textes, et sur les textes contemporains des *Pensées*, permet semble-t-il de prendre la mesure de la complexité et de l'originalité de la théorie lockéenne des voyages pédagogiques. Dans la préface de son édition, John Yolton<sup>2</sup> fait utilement référence à un certain nombre de textes contemporains des *Pensées*, eux aussi destinés à l'éducation du gentleman, et présentant un grand nombre de similarités avec l'ouvrage de Locke, à la fois dans leur programme général et dans la précision de leur conseils. La lecture de ces textes nous instruit rapidement du fait qu'une place est *toujours* faite, s'agissant de l'éducation du « parfait gentleman » à la question du voyage à l'étranger (qu'aucun de ces auteurs, soulignons-le, ne désigne sous le nom de « grand tour ») : on se réfèrera au *Compleat Gentleman* de Henry Peachman (1622) qui contient un chapitre intitulé « *Of Travaile* » et surtout aux ouvrages Jean Gailhard, *The Compleat Gentleman, Or Directions for the Education of Youth as to Their Breeding at Home and Travelling Abroad : In Two Treatise* (1678), et Obadiah Walker, *Of education, Especially of Young Gentlemen* (1673). Les points communs entre ces différents ouvrages ont conduit certains

---

<sup>1</sup> « I confess this of all that I have hitherto writ to you to be the most visionary », dit Locke à Clarke. Aussi finit-il par ces mots « Let you and I debate this matter. We have time enough. I have here sent you a very rough and imperfect draft of this project, and have not mentioned half that might be said for it. I imagine it might be so ordered as not only to be reconciled but be found to be the best way to promote whatsoever you can propose to a young gentleman in travelling : this appears so to me. I have laid it in my thoughts, when you and I have argued it step by step, all the parts of it, I promise myself we shall beat something out of it that will be worth putting in practice [...] ». Voir Axtell, (éd.), *The educational Writings of John Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968. p. 383. Ajoutons que l'élément controversé est particulièrement patent dans le dialogue de l'Abbé Le Blanc. L'auteur insiste en effet sur le fait que ce dialogue, qu'il n'hésite d'ailleurs pas à appeler « controverse », constitue une « dispute en forme », sur un sujet d'une importance réelle, que l'auteur formule de la façon suivante : « les voyages ne sont-ils pas un des meilleurs moyens que l'on puisse prendre pour polir et former les mœurs de notre jeunesse, et pour la mettre à portée des affaires et du commerce du monde ? ». Or la réponse du « personnage » Locke consiste à dire que « dans la méthode qui est suivie communément, et qui doit l'être, tant que les voyages, avec un gouverneur, seront regardés comme une partie de la première éducation, je n'en vois résulter que beaucoup de maux » (Le Blanc, *Dialogue sur les mœurs des Anglais et sur les voyages considérés comme faisant partie de l'éducation de la jeunesse*, Londres-Paris, Barthélemy Hochereau, 1765, p. 5, n.s.).

<sup>2</sup> J. Locke, *Some thoughts concerning education*, edited with introduction, notes et critical apparatus by John W. and Jean S. Yolton, Oxford, Clarendon Press, 1989.

commentateurs, comme J. Paul Hunter, à affirmer que Locke ne faisait en réalité qu' « énoncer des lieux communs » lisibles dans toute la tradition du genre du manuel d'éducation à destination des gentlemen, depuis au moins les années 1640<sup>3</sup>. Au contraire, des commentateurs comme Nathan Tarcov ont voulu voir dans les *Pensées* une petite révolution de la pensée pédagogique. S'il est essentiel de tenir compte du caractère relativement topique du discours de Locke, du contexte culturel et des circonstances dans lesquels Locke écrit, il ne peut être cependant question de considérer les *Pensées* comme une simple réplique du genre, et ce pour deux raisons principales. (1) En premier lieu parce que, précisément, sa pédagogie est intimement liée à une *philosophie*, et que l'on est frappé, à la lecture du texte, par les renvois implicites au reste de son œuvre, notamment à l'*Essai sur l'entendement humain*<sup>4</sup>. (2) En second lieu et surtout pour ce qu'il apparaît assez rapidement, à la lecture des *Pensées*, que Locke n'a écrit son ouvrage et réélaboré sa correspondance avec Clarke, que parce qu'il a jugé nécessaire de *s'opposer* à un certain nombre de préceptes et de théories, ou, pour reprendre ses mots, « *to do otherwise* ». Aussi la lecture des textes contemporains des *Pensées* permet-elle de se rendre attentif à leur originalité, mais aussi d'éviter de se contenter de prendre acte, simplement, du fait que Locke « fait une place », pour ainsi dire, à la question des voyages. Car on aura tôt fait de s'apercevoir, justement, que cette « place » est introuvable dans son système pédagogique.

Il paraît essentiel, à cet égard, de relever le fait que, dans les premières lignes de son chapitre « *Of travels* », Locke commence par faire état de théories *communes* sur les voyages d'éducation, en affirmant la chose suivante :

The last part *usually* in education is travel, which is *commonly* thought to finish the work, and compleat the gentleman (§ 212, n.s.).

En évoquant cette « *last part usually in education* », Locke ne fait pas seulement référence à une pratique de plus en plus répandue de la jeunesse anglaise, mais également au large corpus des manuels d'éducation de gentlemen, ainsi, peut-être, qu'à la préface du *Voyage d'Italie* de Richard Lassels. En évoquant le fait que le but des voyages est de « *compleat the gentleman* », Locke emprunte leur titre même à ces ouvrages. Aussi faut-il

---

<sup>3</sup> « *Locke was in fact uttering mostly commonplaces* » (Hunter, *Before Novels, The cultural Contexts of Eighteenth-Century English Fiction*, New York, W.W. Norton, 1990, p. 270).

<sup>4</sup> Jean-Michel Vienne a dressé un tableau de correspondances fort détaillé entre les deux textes, ainsi qu'un tableau dénombrant les propos sur l'enfant et l'éducation dans l'*Essai*. Voir Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*, Paris, Vrin, 2007, Annexes, p. 377-382.

s'arrêter sur le fait que l'auteur commence par mentionner ce qu'il considère comme une pratique *ordinaire* ou *usuelle*. N. Tarcov, dans son ouvrage intitulé *Locke's Education for Liberty*<sup>5</sup>, a bien montré la manière dont Locke oppose souvent ses propres recommandations aux recommandations « usuelles », « communes », « ordinaires » ou « générales ». Sans aller jusqu'à dire, comme le fait N. Tarcov, que « les *Pensées* elles-mêmes sont clairement un ouvrage de contestation<sup>6</sup> », il faut cependant admettre que Locke décrit toujours le « *common management of children* » pour mieux s'opposer au « *public testimony* » (§ 37), et que c'est précisément parce que « *the world commonly does otherwise* » que l'auteur juge nécessaire de publier ses *Pensées*.

Aussi les premiers mots de la section « *Of travel* » reprennent le *topos* connu depuis la Renaissance des « *emolumenti* » et des « *detrimenti* » que présentent les voyages, Locke commençant par concéder qu'il y a bien quelque « avantage » à voyager, pour mieux mettre au jour les « inconvénients » irréductibles d'une telle pratique. Dans la lettre à Clarke du 6 février 1688, cet élément controversial était clairement établi : Locke y parlait de « *debate* » et tentait de dénombrer les inconvénients que comporte la manière dont on a pris l'habitude de voyager. Ainsi le passage consacré dans cette lettre aux voyages commence-t-il par ces mots :

I believe you intend your son should travel, the seeing of the world and acquainting himself with the men and manners of other countries besides his own has advantages in it, that nothing that a man can learn at home can perfectly supply. But yet I must say, there are few of them yet, in the way that young gentleman usually travel<sup>7</sup>.

Quels sont précisément ces avantages et ces inconvénients dont parle Locke ? Deux choses plaident en faveur des voyages : le fait que, par les voyages, s'acquière non seulement la maîtrise des langues mais surtout la « connaissance du monde ». Or une chose semble rendre cette entreprise difficile : le fait que les voyages soient habituellement entrepris trop tôt, c'est-à-dire à l'adolescence, quand les jeunes gens sont le moins capables d'acquérir ce genre de connaissance. Autrement dit, le voyage entendu comme ce qui pourrait « parfaire le gentleman » est rejeté par Locke, en raison du problème insoluble, qu'il

---

<sup>5</sup> N. Tarcov, *Locke's Education for Liberty*, Chicago, University of Chicago Press, 1984

<sup>6</sup> « *The Thoughts itself is emphatically a work of dissent* ». Voir N. Tarcov, *op. cit.*, p. 80.

<sup>7</sup> p. 383, n.s.

importe d'analyser ici, du « *time of travel* ».

### *Apprentissage des langues et connaissance du monde*

Locke réduit les objectifs ou avantages attendus du voyage au nombre de deux, lorsqu'il fait, au début du chapitre « Des voyages », le dénombrement suivant :

Les résultats que l'on se propose d'atteindre et qui sont les plus importants peuvent être ramenés à deux : le premier consiste à étudier les langues étrangères ; le second à devenir plus sage et plus prudent, en fréquentant les hommes, en conversant avec des gens qui, par le tempérament, les coutumes et les mœurs, diffèrent les uns des autres et surtout diffèrent des personnes de notre paroisse et de notre voisinage.

« *First, language* », dit-il, « *secondly an improvement in wisdom and prudence* ». Ici l'auteur semble reprendre et résumer ce que disent les manuels. On trouve par exemple un tel dénombrement des avantages escomptés dans le *Compleat gentleman* d'Obadiah Walker :

The advantages to travel are 1. To learn the languages, laws, customs, and understand the governments, and interest, of other nations. 2. To produce confident and comely behavior, to perfect conversation and discourse. 3. To satisfy their minds with the actual beholding such rarities, wonders, and curiosities, as are heard or read of <sup>8</sup>.

Notons que le premier avantage mentionné par Locke, l'apprentissage des langues, n'est pas seulement un moyen de rendre le voyage plus praticable, mais devient un moyen pédagogique, le moyen de la conversation, voie d'accès à la « connaissance du monde ». L'éducation humaniste avait transformé le moyen – la langue – en fin, se bornant à préparer des savants et des maîtres d'école. Au contraire, ce qui importe désormais, c'est de « ne pas transformer l'instrument en but, ainsi qu'on le lisait dans la préface à la logique de Port-

---

<sup>8</sup> O. Walker, *Of Education*, p. 201.

Royal »<sup>9</sup>. Ces propos s'inscrivent dans un contexte dans lequel la grammaire et les langues anciennes sont dévaluées, au profit des langues vivantes et, surtout, d'un apprentissage *oral* des langues vivantes, par la conversation. Locke n'innove pas véritablement ici. La notion d'apprentissage oral des langues vivantes, grâce au voyage, était déjà présente dans le *Compleat Gentleman* de Henry Peachman, en 1622. Ce dernier prodiguait des conseils précis en la matière, affirmant la chose suivante :

First seek the language that you may be fit for conférence, and where the language is best spoken there settle, and furnish your self with the discreetest and most able Master. For as here in England, so in other places, the language is spoken withmore elegancy and puritie in some places more then others. For the French, Orleans and there about is esteemed the best, Florence for the Italian, Lipsick for the High Dutch, and Valledolid for the Spanish. [...] To help you in conjugating your verbs, you may use the help a while of a Grammer of that language, but in general you must expect your perfection from conférence : for hereby the true accent, and the native grâce of pronounciation (which no book can teach) is onely attained <sup>10</sup>.

Ainsi trouve-t-on développée l'idée d'une supériorité de l'enseignement oral, par la parole, sur l'enseignement écrit des livres de grammaire. C'est encore plus patent dans l'ouvrage de Jean Gailhard, pour lequel il y a des « exercices » plus ou moins nécessaires, le langage étant le plus nécessaire de tous. Sans lui aucune société n'est possible, sans lui le voyage serait infructueux :

We go beyond seas to learn what general or particular good things are in the places we come to ; but, who can be better able to informe us of it than the people of the country, but, how can we have any access or conversation about it with them, except we understand their language<sup>11</sup> ?

Cette idée est présente ailleurs dans les *Pensées sur l'éducation*, qui font une large place à l'exercice et la pratique des langues. Quand l'enfant sait parler sa langue maternelle,

---

<sup>9</sup> E. Garin, *L'éducation de l'homme moderne*, p. 227.

<sup>10</sup> H. Peachman, *Compleat Gentleman*, 1622, p. 237.

<sup>11</sup> J. Gailhard, p. 47.

dit Locke, il est temps de lui apprendre une autre langue (et de préférence le français). L'auteur fait cette remarque importante dans le paragraphe qu'il consacre au sujet des langues :

dans notre pays on est généralement familier avec la véritable méthode qui convient pour enseigner cette langue [le français], et qui consiste à parler avec les enfants, toutes les fois qu'on s'entretient avec eux, sans faire intervenir les règles grammaticales (§ 162).

Il est particulièrement remarquable de noter les détails fournis par l'auteur pour montrer qu'en voyage les langues s'apprennent en parlant, par l'exercice et la pratique. C'est pourquoi Jean Gailhard souhaite que tout professeur soit aussi une sorte de professeur de langues (« *language-master* »), pour faire parler le jeune homme :

He must first of all talk about any thing, though trifles, and not to the purpose : and although of ten words he could not speak two right, yet let him not be expected he should be a master before he hath been a scholar, qui nunquam male nunquam bene, and to every thing there is a beginning. With speaking we learn to speak. *Fabricando fabri fimus*<sup>12</sup>.

De même, dit Locke, le latin devra être enseigné comme une langue vivante, c'est-à-dire « en causant et en lisant » (§ 163). Or cette thèse a une conséquence importante s'agissant de l'âge de cet apprentissage : en effet, puisque c'est par la pratique et la conversation ordinaire que l'on acquiert la faculté de parler plusieurs langues, alors les langues devront être apprises le plus tôt possible, quand « les organes de la parole, [...] sont encore souples » et peuvent être dressés à bien former les sons d'une langue, et s'habituer ainsi à la bonne prononciation, chose qui devient plus difficile à mesure qu'elle est différée (§ 162). Ce précepte s'inscrit parfaitement dans la définition lockéenne de l'enfance : l'éducation que l'on doit proposer à l'enfant a pour but d'exercer ses facultés et d'occuper son temps, notamment lorsqu'il est encore « *tender* » et « *flexible* », et non pas de lui enseigner des contenus de savoir spécifiques.

En réalité la question du lien entre langue et voyage est double : il s'agit à la fois

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 48.

d'apprendre les langues étrangères, et de se former à l'art de la conversation. Cette exigence répond à un principe d'utilité, qui exige de faire du jeune homme non pas un « savant de profession » (§ 195), mais un gentleman. Le but de l'éducateur n'est pas d'enseigner « toutes les sciences connues », mais d'inspirer « le goût et l'amour de la science, et de le mettre en état d'acquérir de nouvelles connaissances » (§ 195). L'instruction est ainsi subordonnée à l'éducation morale et sociale et à la culture<sup>13</sup>. C'est cette subordination qui impose de considérer la question du langage et des langues sous un double aspect *philosophique* et *civil*. Ce double aspect, Locke en faisait état dans le livre III de l'*Essai*, qui fait une place importante au rôle social de la communication des pensées par le langage<sup>14</sup> (III, II, 1), en dédoublant la communication par les mots en deux utilisations : une *utilisation sociale* (« *civil* »), qui sert à la

communication des pensées et des idées par des mots qui puissent servir à la conversation courante et à l'échange sur les affaires et les plaisirs ordinaires de la vie sociale entre les gens d'un groupe,

et une utilisation scientifique (« *philosophical* »),

qui permet de transmettre les notions précises des choses et d'exprimer dans des propositions générales des vérités certaines et sans ambiguïtés sur lesquelles l'esprit puisse s'appuyer et dont il puisse se contenter dans sa recherche de la connaissance vraie (III, IX, § 3).

Au rôle social du langage est lié l'apprentissage de ce que Locke appelle « *la connaissance du monde* », connaissance du monde qui doit passer par l'apprentissage de la *sagesse* et de la *prudence*.

« *Our education fits us rather for the university than the world* », dit Locke, citant Sénèque, qui aurait eu raison de s'écrier « *non vitae, sed scholae discimus* »<sup>15</sup>. Le savoir du

---

<sup>13</sup> J. Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*, introduction de Michel Malherbe, p. 18. Voir aussi Garin, Eugenio, *op. cit.*, p. 226-227.

<sup>14</sup> « Les avantages et les bénéfices de la vie sociale sont inaccessibles sans communication des pensées ; aussi a-t-il fallu que l'homme trouve des signes sensibles externes permettant de faire connaître aux autres les idées invisibles dont sont constituées ses pensées ».

<sup>15</sup> Locke cite les *Lettres à Lucilius*, lettre CVI, 12, dans le § 94, p. 178. On peut lire dans le même paragraphe la déclaration suivante, qui développe cette idée : « Il est plus profitable de bien juger les hommes, et de diriger sagement ses affaires dans les rapports qu'on a avec eux, que de parler grec et latin, et d'argumenter *in modo et figura*, ou même d'avoir la tête pleine des spéculations abstraites de la philosophie naturelle et de la

monde, le savoir de la vie et de la société doit compter au moins autant que le savoir scolaire. Dans le *Compleat Gentleman*, Jean Gailhard mettait au jour ce passage de la connaissance des Écoles à la connaissance du monde, qu'il compare à un passage du monde des morts au monde des vivants :

So as hitherto I shewed how young men may be made Scholars, now I must direct them how to become gentlemen indeed ; not by birth, for nature doth that for them, but by merit and virtue. I will bring them out of their study, and from amongst the dead, to converse with the living. We must now make them look abroad, raise them to a higher form, and teach them how to know the world : which to live in and not understand, is a shame and disadvantage when one is come to a competent age <sup>16</sup>.

Il semble que ce que Locke appelle « la connaissance du monde » peut recevoir deux qualifications : (1) c'est une connaissance « *only to be got by experience* » (on comprend donc qu'elle puisse avoir une place importante dans les voyages) ; (2) elle correspond ni plus ni moins à ce que Locke appelle la « *knowledge of men* », et se définit ainsi (nous y reviendrons) comme un « *commerce du monde* »<sup>17</sup>, lequel apparaît comme une archi-connaissance, dans la mesure où elle donne la clé de toutes les autres connaissances. Consistant à observer les façons de vivre des autres hommes, à la fois différentes les unes des autres, mais surtout différentes de celles que le jeune homme connaît et dont il a l'habitude, elle comporte donc deux degrés de différence : l'altérité et la variété.

Or, dans la mesure où c'est « l'éducation qui fait la différence entre les hommes »<sup>18</sup>, il s'ensuit en outre que la connaissance des hommes dans leur diversité exige de connaître leurs systèmes éducatifs. Dans la lettre à Clarke de février 1688, Locke note le fait que la conversation des « *men of quality* » devra apprendre au jeune Clarke « à la fois ce qu'est une bonne éducation dans ce pays, et ce qu'il vaut la peine d'y observer »<sup>19</sup>. Autrement dit, *la question de l'éducation devient elle-même un objet d'étude pour le voyageur*, l'expérience du

---

métaphysique, ou enfin de connaître à fond les écrivains grecs et latins, bien que cette connaissance convienne bien mieux à un gentleman que le titre de péripatéticien ou de cartésien fidèle » (§ 94).

<sup>16</sup> J. Gailhard, p. 1-2.

<sup>17</sup> Il est d'ailleurs notable que Le Blanc emploie cette expression dans sa formulation de la « question des voyages », lorsque l'un des personnages demande si les voyages ne sont pas un des meilleurs moyens pour mettre la jeunesse « à portée des *affaires* et du *commerce* du monde ? » (Le Blanc, *op. cit.*, p. 9, n.s.).

<sup>18</sup> Locke, *Pensées*, préambule, p. 50.

<sup>19</sup> « *both what is good breeding in that country, and what is worth observation in it* ».



voyage acquérant alors, pour ainsi dire, une forme de vertu pédagogique « au carré ». Cette connaissance des hommes (et, partant, de ce qui est considéré chez eux comme la bonne éducation), aura pour but de rendre le jeune homme « *cautious and wary* », et l'habituer à voir, dans les hommes, « *beyond the outside* ». Ainsi Locke définit-il cette « *knowledge of men* » dans le chapitre « Des voyages » :

La connaissance des hommes est, je l'avoue, un si grand talent qu'un jeune homme ne saurait y passer maître du premier coup. Mais cependant les voyages serviraient à peu de chose, s'ils ne lui ouvraient pas quelquefois les yeux, s'ils ne le rendaient pas prudent et circonspect, s'ils ne l'accoutumaient pas à regarder par delà les apparences, s'ils ne lui apprenaient pas, enfin, sous la garde inoffensive d'une conduite polie et obligeante, à conserver sa liberté et à sauvegarder ses intérêts dans la société des étrangers et de toute espèce de gens, sans jamais perdre leur estime (§ 214).

Ainsi les voyages auront pour but d'enseigner une forme de sagesse ou de prudence, définie comme *knowledge of men*. L'auteur prétend user de ces termes (qu'il emploie comme un hendiadys) en leur « sens populaire », en définissant la prudence, dans le paragraphe 140, comme « la qualité d'un homme qui dans le monde conduit ses affaires avec habileté et prévoyance ». Autrement dit, la prudence n'est rien d'autre que la qualité de l'homme prudent et l'on peut dire qu'elle est l'effet, « surtout, de l'expérience » (*ibid.*). Cette définition dite « *popular* » n'est pas éloignée de la définition aristotélicienne du *phronimos*, l'homme prudent, non pas parce qu'il applique des règles générales de prudence, mais qui est lui-même la mesure de la prudence. Et Locke insiste en effet sur un point : personne n'apprend en écoutant des préceptes, seul l'exercice forme l'habitude d'agir sans qu'il soit utile de recourir à une règle déterminée. C'est donc l'imitation, plutôt que les règles, qui enseignera la prudence. Et il n'est pas surprenant, s'agissant de l'importance de la *mimésis* en matière d'éducation, que Locke ait recours, comme Aristote, à la métaphore du caméléon, dans le chapitre qu'il consacre à la politesse :

Les enfants, et aussi les hommes, agissent beaucoup par imitation. Nous ressemblons aux caméléons qui reflètent toujours quelque chose de la couleur des objets environnants ; et il ne faut pas s'étonner qu'il en soit ainsi chez les

enfants qui comprennent mieux ce qu'il voient que ce qu'ils entendent » (§ 67).

Cependant, cette définition de la *knowledge of men* comme prudence fait surgir deux problèmes majeurs s'agissant de la question des voyages :

(1) Le premier problème vient d'une déclaration que fait Locke dans le même paragraphe 140, lorsqu'il conclut : « la prudence est donc hors de la portée des enfants ». Requérant le temps de l'expérience et de l'observation, il semble naturel que la prudence soit définie comme la qualité de l'homme fait (aussi, avant de faire preuve de prudence, l'enfant pourra seulement faire preuve de sincérité). Mais la question devient alors : comment faire voyager les jeunes gens dans leur première jeunesse, en considérant les voyages comme une « partie » de leur éducation, si la prudence, qui est le but manifeste des voyages, demeure cependant hors de leur portée ? N'est-ce pas pour cette raison que Locke considère comme une erreur de méthode cette habitude de faire voyager les jeunes gens entre 16 et 21 ans ? Ce problème a rapport à la question de l'âge des voyages et du « *time of travel* », que Locke semble n'avoir jamais surmonté.

(2) Le second problème provient du lien entre connaissance du monde et apprentissage de la vertu. Dans le paragraphe 70 des *Pensées*, Locke montre que « la vertu est chose plus difficile à acquérir que la connaissance du monde » et qu'elle est la première qualité nécessaire au gentleman. Aussi cette affirmation intervient-elle au moment où Locke s'interroge sur les avantages de l'éducation domestique et privée. Or force est de remarquer que la question des voyages fait resurgir ce problème, en forme de dilemme, entre l'éducation « *at home* » et l'éducation « *abroad* ». D'un côté, dit Locke, « élevé hors de chez lui, l'enfant deviendra, il est vrai, plus hardi » dans la mesure où « il saura se remuer, se tirer d'affaire parmi les enfants de son âge », mais « les défauts d'une éducation privée valent infiniment mieux que des qualités de ce genre » (*ibid.*). Il ne faut donc pas perdre de vue le fait que la question des voyages pédagogiques rejoint ici la question classique (que l'on trouve chez Quintilien<sup>20</sup>) du *lieu* propice à l'éducation, et surtout du choix entre l'espace public du monde et de l'école et l'espace privé de la maison<sup>21</sup>. Or, comme le souligne M.

---

<sup>20</sup> Quintilien écrit un véritable plaidoyer en faveur de l'éducation publique dans l'*Institution oratoire*, livre I, chapitre ii.

<sup>21</sup> Il est à cet égard particulièrement notable que Le Blanc déclare dans la préface de son dialogue la chose suivante : « L'auteur des dialogues examine de nouveau cette grande question tant de fois discutée, et que Quintilien a traitée avec plus d'étendue et d'éloquence que personne, savoir si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique et particulière » (*op. cit.*, p. xxviii).

Malherbe dans son introduction aux *Pensées*, « l'éducation morale est la condition de l'éducation sociale et on ne doit introduire dans le monde qu'un jeune homme qui a déjà, par l'éducation domestique qu'il a reçue, des dispositions morales assez fortes pour résister à tous les dangers d'une vie sociale développée »<sup>22</sup>. Aussi le fait de privilégier l'éducation domestique provient semble-t-il de l'attention portée par Locke, en matière d'éducation, à l'individu : choisir une éducation domestique plutôt qu'une éducation publique, c'est privilégier les particularités de chaque individu, c'est refuser de soumettre son éducation à l'abstraction des institutions et des règlements généraux, c'est dire, enfin, que la pédagogie n'est pas contenue dans une science. Locke, comme partisan de l'éducation domestique et privée, pouvait difficilement se prononcer sans hésiter en faveur des voyages d'éducation. Or il est certain que la question des voyages prolonge d'une manière différente ce dilemme pédagogique, tel qu'il apparaît dans le paragraphe 70 :

Mais je vous vois prêt à me dire : [...] S'il reste à la maison, il sera peut-être plus vertueux, mais en revanche il ignorera le monde ; accoutumé à ne pas changer de société et à voir toujours les mêmes visages, il sera, lorsqu'il entrera dans le monde, un être timide ou entêté (§ 70).

Ce dilemme, qui consiste à choisir entre une éducation domestique qui préserve la vertu et une éducation publique qui enseigne la connaissance du monde, est d'autant plus difficile qu'il s'agit pour Locke d'éduquer un gentleman. Comme le remarque Eugenio Garin, par certains aspects, le gentleman de Locke n'est pas si éloigné du courtisan de Castiglione, et « c'est pourquoi sa préoccupation concerne toujours l'éducation plus que l'instruction, la vertu plutôt que la science ». Et il est vrai que, alors que Locke prétend repousser l'humanisme languissant des *verba*, on retrouve, cependant « jusqu'aux formules des vieux théoriciens de l'éducation du prince »<sup>23</sup>. L'importance de l'apprentissage de la « vertu », ainsi que l'exemplarité dont doit faire preuve le gentleman semblent le prouver.

Ce sont donc ces deux questions, celle du *temps* que requiert l'apprentissage du monde, et celle du *lieu* où doit se faire l'éducation du gentleman – l'exigence de *vertu* semblant aller contre la nécessité de connaître le *monde* – qui constituent selon nous les deux problèmes centraux de la théorie lockéenne des voyages.

---

<sup>22</sup> M. Malherbe, « Introduction », p. 17.

<sup>23</sup> p. 226.

*Le problème du « time of travel »*

Pour parler proprement, et pour étrange que cela puisse paraître, il faudra dire que Locke n'est pas favorable aux voyages d'éducation. Ou plutôt : l'originalité de sa théorie des voyages consiste précisément à montrer que la « première jeunesse » n'est en aucun cas un âge approprié pour voyager. G.B. Park, dans un article publié en 1951, n'hésitait pas à affirmer la chose suivante : « on peut penser, finalement, que John Locke a donné le coup de grâce à la théorie du voyage d'éducation »<sup>24</sup>. Ainsi le problème qui occupe l'auteur est celui de l'âge ordinairement consacré aux voyages : dans les *Pensées*, Locke ouvre et clôt la section sur les voyages par des remarques consacrées à la question de l'âge (§ 212 et § 215), souci également récurrent dans la correspondance avec Clarke<sup>25</sup>. C'est que le « *time of travel* » est, dit-il, usuellement compris entre 16 et 21 ans<sup>26</sup>, âge le moins approprié pour une telle pratique, suivant les mots de l'auteur :

L'âge que l'on choisit communément pour envoyer les jeunes gens hors de leur pays est de tous, selon moi, celui où ils sont le moins capables d'en retirer ces avantages.

Le double avantage des voyages (apprentissage des langues et connaissance du monde) introduit ici une tension, que l'on peut ainsi énoncer schématiquement : si le but des voyages est l'apprentissage des langues, alors les jeunes gentlemen devraient voyager bien plus jeunes qu'ils ne le font. Mais si le but est davantage « *an improvement in wisdom and prudence* », alors ils devraient voyager bien plus tard, quand ils sont capables de *self-governement*. En

---

<sup>24</sup> G.B. Park, « Travel as Education », *The Seventeenth Century, Studies in the History of English Thought & Literature from Bacon to Pope*, Londres, Oxford University Press, 1951, p. 264-290; p. 274.

<sup>25</sup> On notera ici que la question de l'âge, dans le petit texte de l'*Atlantis*, fait déjà l'objet de réglementations très précises.

<sup>26</sup> Le personnage de Locke y insiste dans le dialogue de Le Blanc : « Nous devons considérer ensuite la dissipation d'esprit qui accompagne cette éducation ambulante, tandis que la scène change à chaque instant, et que de nouveaux objets se présentent perpétuellement devant les yeux pour exciter l'admiration de notre jeune Voyageur. ...Un des plus grands secrets dans l'éducation, est de fixer l'attention de la jeunesse ; opération pénible, qui demande un long usage et une discipline constante et sans relâche, en un mot diamétralement opposée aux (p. 83) dissipations et aux changements continuels, qui sont inséparables de la sorte de vie que vous voudriez recommander. L'esprit jeune a naturellement de la peine à supporter la contrainte, il n'aime pas à être forcé longtemps à tendre au même but ; à chaque occasion il s'échappe et s'éloigne du véritable sujet de sa méditation. Au lieu de travailler, par un régime sage, à vaincre cette infirmité naturelle, vous l'entretenez et la flattez, jusqu'à ce que, par degré, l'esprit perde son ton et sa vigueur, et devienne enfin totalement incapable de donner une attention convenable à aucune chose.

tout état de cause, si les objectifs à atteindre sont ceux que Locke vient d'énoncer, alors le temps de l'*adolescence* est fort mal choisi pour voyager. En effet, s'agissant de l'apprentissage des langues étrangères, et de la formation de la langue à leurs accents, il conviendrait de faire voyager les enfants très tôt, quand l'organe de la parole est encore souple et malléable :

Le premier âge où l'enfant peut apprendre les langues étrangères et s'habituer à les prononcer avec leur véritable accent, c'est, je crois, de sept à quatorze ou seize ans (§ 212).

Aussi un gouverneur leur sera nécessaire, lequel pourra leur apprendre d'autres choses au moyen de cette nouvelle langue. C'est aussi que la soumission à l'autorité du gouverneur ne peut se faire que dans la tendre enfance, et non à l'adolescence, âge bouillant des passions (« *that boyling boistrous part of Life* »), où l'« on croit être un homme » alors que l'on a ni prudence ni expérience pour se gouverner soi-même. Ainsi peut-on lire dans le paragraphe 212 :

L'adolescent, quand il commence à fréquenter les hommes et qu'il croit déjà être lui-même un homme, quand il s'est mis à goûter les plaisirs des hommes et à en tirer vanité, quand il considère comme une honte de rester plus longtemps sous la conduite et le contrôle d'un maître : peut-on espérer qu'il se soumette même au gouverneur le plus attentif et le plus habile ? Celui-ci n'a plus l'autorité nécessaire pour commander, et son disciple n'a plus de disposition à obéir. Tout au contraire, le jeune homme est entraîné par la chaleur du sang et par l'autorité de la mode à suivre l'exemple tentateur de camarades qui ne sont pas plus sages que lui, plutôt que les conseils d'un gouverneur, qui lui apparaît maintenant comme l'ennemi de la liberté. N'est-ce pas quand il est à la fois indocile et inexpérimenté qu'un homme risque le plus de se perdre ? (§ 212)

L'adolescent, qui croit être un homme, demeure indocile, et doit donc rester auprès de ses parents. L'adolescence est « l'âge de toute sa vie qui requiert le plus l'œil et l'autorité de ses parents, et ses amis pour le gouverner ». Notons que cette alternative au sujet de l'âge des

voyages que propose Locke est présente dans le texte d'Obadiah Walker, qui lie de manière remarquable le problème de l'âge au problème du choix pédagogique entre l'éducation « *at home* » et éducation « *abroad* ». En effet, Walker commence par ces mots – qui font singulièrement écho à la notion de *flexibleness* lockéenne :

3. Whoever would have his son molded upon the form of such de nation, must send him thither young ; that his tongue may be plied to their language, and his whole carriage imbibe, by imitation, their manner and fashion, before tinted with any other.

Cependant, pour Walker, cette malléabilité constitue justement un danger, et l'auteur en tirait une règle contraire, affirmant qu' « il vaut mieux voyager après avoir acquis un certain *judgement*, pour discerner le bien du mal, une fois qu'on est capable de produire un discours, et par ce moyen de participer aux conversations ». Selon lui, lorsque les gentlemen sont envoyés à l'étranger encore jeunes, n'ayant aucune connaissance ou expérience, « ils ne peuvent s'y améliorer, mais sont là-bas dans une sorte de stupéfaction », car « la variété des objets, qu'ils ne comprennent ni n'évaluent, les jet[te] dans la confusion, au lieu de les édifier »<sup>27</sup>. C'est pourquoi O. Walker parvient à une conclusion opposée à celle de Gailhard et de Locke : les jeunes gens doivent être éduqués à la maison, sous la sujétion et l'obéissance des lois et coutumes de leur pays, jusqu'à ce qu'en matière d'instruction et d'étude ils aient acquis la capacité d'employer eux-mêmes leur temps de manière profitable et agréable, sans être (comme trop le sont) forcés de chercher à se divertir avec les autres. Ils quitteront ensuite leur pays à un âge auquel « ils devront être *habitués* et moulés au patron de ses *lois* ». Si les voyageurs sont trop jeunes, se produit la chose suivante :

And this is the reason, why not knowing their native duty, and living as strangers, licentiously, and not according to the best examples abroad, they bring home instead of solid virtue, formalities, fashions, grimaces, and at best

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 213 : « But if that design be not regarded (as I conceive it not very convenient, for anyone to quit his own country customs [customs, I say, not vices]) the nit is better to travel when they arrive at some judgment ; to discern better from worse ; when able to furnish discourse, and by that means enter gratefully into conversation. Whereas being sent young, and having no knowledge or experience, they cannot advantage themselves abroad, but are there in a kind of amazedness ; variety of objects, which they neither understand, nor value, confounding, rather than edifying, them ».

a volubility of talking non-sense, etc. Yet some, perhaps, think them then well educated ; and that forreign vanity is preferable to home-discretion<sup>28</sup>.

Voyager trop jeune, c'est se rendre vulnérable à la transformation en singe, en imitant simplement les mœurs des étrangers. De même Milton écrivait dans son traité *Of education*, en 1644 :

Nor shall we then need the monsieurs of Paris, to take our hopeful youth into their slight and prodigal custodies and send them over back again transformed into mimics, apes, and kickshaws. But if they desire to see other countries at three or four and twenty years of age, not to learn principles but to enlarge experience, and make wise observation, they will by that time be such as shall deserve the regard and honor of all men where they pass, and the society and friendship of those in all places who are best and most eminent. And perhaps then other nations will be glad to visit us for their breeding, or else to imitate us in their own country<sup>29</sup>.

L'idée que la *flexibleness* de la jeunesse rend les voyages dangereux est répandue parmi les pédagogues anglais : la jeunesse est trop encline aux singeries et, en outre, ne permet pas d'entrer en relation avec les « meilleurs hommes ». C'est donc parce qu'on règle les voyages autrement, parce que l'« *ordering of travel* » est mauvais, qu'un aussi grand nombre de jeunes gens reviennent de leurs excursions sans en avoir retiré aucun profit. Comme le souligne Locke, la seule leçon tirée des voyages lorsqu'ils sont mal entrepris, a rapport au vice :

[Ils ne rapportent qu'une] admiration des pratiques les plus mauvaises et les plus vaines qu'ils y ont observées. Ils gardent le souvenir et le goût des choses qui ont donné à leur liberté son premier essor, plutôt que de celles qui les auraient rendus meilleurs et plus sages après leur retour (§ 213).

---

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> J. Milton, *Of education*, 1644, p. 63. De même Gilbert Burnet affirme qu'un homme noble qui doit devenir un courtisan ou un ambassadeur doit voyager une fois mûr, « pour connaître plus le monde et le genre humain » (*Thoughts on Education*, 1668, in J. Clarke (éd.), *Aberdeen University Studies*, LXVII, 1914, p. 77-80).

Comme le soulignait l'auteur des *Pensées* au paragraphe 67, il faut prendre garde au « monde » que fréquentent les jeunes gens, en raison justement des risques que présente le penchant mimétique des hommes et particulièrement des jeunes gens :

car, tenez-le pour certain, quelles que soient les instructions que vous donniez à vos enfants, quelles que soient les leçons de civilité, de bonne éducation, qu'ils reçoivent tous les jours, rien n'aura sur leur conduite autant d'influence que la société qu'ils fréquentent et les manières des personnes qui les entourent. Les enfants, et aussi les hommes, agissent beaucoup par imitation (§ 67).

Dès lors s'aperçoit-on qu'une question centrale est celle du rôle du *self-gouvernement* et de la place du gouverneur, ou, en un mot, du rapport entre voyage et liberté.

#### *Autorité, liberté et travail*

Locke insiste, et c'est un lieu commun, sur l'importance du choix du gouverneur, dont il définit les qualités requises et le rôle dans la section IX (§ 88-94) et dont il dit qu'il

ne sera jamais capable de former son élève à la connaissance du monde, et surtout de lui donner une bonne éducation, s'il n'est lui-même qu'un apprenti dans ces matières.

Ainsi montrait-il que « la grande affaire du gouverneur » consiste à former le comportement et l'esprit de son élève, en lui donnant de bonnes habitudes, c'est-à-dire en développant en lui sa tendance à imiter les comportements excellents et louables. Cependant, le rôle du gouverneur est fort complexe, dans la mesure où la pédagogie de Locke est une pédagogie de l'autonomie, où l'autorité du gouverneur a pour but d'enseigner à son élève la liberté. S'agissant des voyages, ce problème est évident. Locke critique en effet le fait que les jeunes gens, la plupart du temps, se cachent lors de leur voyage derrière un gouverneur qui « répond pour eux » de leurs actions :



Celui qui voyage avec eux n'est-il pas là pour les mettre à couvert, pour les tirer d'affaire quand ils se sont jetés dans quelque embarras, et pour répondre pour eux dans toutes leurs mésaventures ? (§ 213)

De la même façon, dans la lettre à Clarke, Locke comparait le jeune voyageur à un oisillon faible s'abritant toujours sous l'aile de son gouverneur :

For they being ordinarily sent abroad under the conduct of a governor, who whether he be able to make any observations or no is to be their oracle, they seldom trouble themselves to make any useful observations of their own, and it is well if they will hearken to any he makes to them. And in this way of living abroad they are not much different from being at home ; for depending from home for supplies, and being under the shelter of their governor's wing, there be few of them that stand on their own legs, and make their thoughts and considération of the ways of mankind. Their money and subsistence is managed by another's hand than their own, and they are by that means never put to the trouble to examine the designs, observe the address, and consider the arts, tempers, and inclinations of men, that so they may know how to comport themselves towards them <sup>30</sup>.

Cette dépendance absolue semble annuler le bénéfice attendu des voyages, dans la mesure où la fréquentation et l'observation des hommes – pour celui qui est caché derrière un gouverneur – devient alors impossible. Si la présence du gouverneur semble nécessaire pour préserver la vertu du jeune homme<sup>31</sup>, elle revient dans le même temps à empêcher que le celui-ci apprenne à mener seul ses affaires dans le monde et à assurer lui-même sa subsistance.

Ainsi le voyage risque de devenir une expérience de la passivité, sinon de l'hétéronomie, en un double sens : non seulement parce qu'il y a le danger de se laisser aller

---

<sup>30</sup> *The Correspondance of John Locke*, vol. 3, « The Clarendon Edition of the Works of John Locke », Clarendon Press, 1978, p. 346.

<sup>31</sup> O. Walker insiste sur ce point : « 2. I would not advise any young man to go abroad without an assistant of Governor, a scholar : one able to instruct him in such ingenious arts, as are fitting for him to know ; or chose his companion (else a young man left to himself, not having to employ his time, must of necessity fall to debauchery, and evil company, who are always ready to seize upon young straiies ;) to assist him in sickness, or any other necessity ; to advertize him of his failures ; to exact the performance of his studies, exercices, and employments ; to husband his allowance ; to keep him company, and furnish him good discourse and good example ».

à l'imitation d'exemples vicieux qui séduisent par leur nouveauté, mais surtout parce qu'un gouverneur est présent pour répondre des actions du voyageur, y compris des plus viles. C'est pourquoi, selon Locke, le mieux serait en réalité de faire voyager les jeunes hommes, après l'éducation, à l'âge de 21 ans – comme le fera Rousseau.

L'idéal serait de faire voyager les jeunes gens à partir de 21 ans, lorsque les jeunes gens sont capables de *self-gouvernement*, et donc de liberté. La raison pour laquelle, d'après l'auteur, les voyages d'éducation sont impraticables tels qu'ils sont réglés vient, en dernier lieu, du fait que les parents désirent que leur fils « soit de retour à la maison vers vingt et un ans, afin de se marier et d'avoir des enfants » (§ 215), et de l'impatience des parents à voir leur fils se marier, afin de le doter et d'avoir une « nichée de *babys* ». Locke souhaiterait que le gentleman puisse « prendre quelque avance sur ses enfants », acquérir encore quelque expérience, qu'il ne soit plus lui-même un enfant avant d'avoir lui-même des enfants. Ainsi l'ouvrage s'achève sur un regret, celui que les hommes de son temps de donnent pas davantage de temps à l'expérience.

Dans la lettre à Clarke de février 1688, Locke avançait déjà l'idée que puisque la « connaissance des hommes » est un « savoir-faire » (« *a skill* »), qui, dans la mesure où elle repose sur l'expérience, exige qu'on s'y « exerce » le plus tôt et le plus longtemps possible :

I confess, the knowledge of men is so great a skill, that I do not expect a young man should in the first warmth and gaiety of his age be perfect in it. But this I think I may yet say, that being a knowledge to be got only by experience, the earlier a young man is put upon the exercise of that, the sooner he will learn to be cautious and wary, and accustom himself to look beyond the outside<sup>32</sup>.

Cette connaissance du monde est une expérience qui, comme telle, s'acquiert par l'expérience du plaisir et de la douleur. Locke ajoute en effet qu'un jeune homme,

when he has been bitten once or twice will be the less apt to be deceived with fair pretences. A little suffering from his own credulity, inadvertency, or passion, will more effectually instruct him than twenty wise lectures. And at

---

<sup>32</sup> *The Correspondance of John Locke*, vol. 3, « The Clarendon Edition of the Works of John Locke », Clarendon Press, 1978, p. 347

least when he begins to subsist as it were of himself it will teach him to be a man the sooner, form his manners, [and give him] prudence<sup>33</sup>.

L'opposition classique entre la *res* et les *verba*, le monde et les livres, s'articule ici précisément autour d'une opposition entre, d'un côté, la réalité de l'expérience des peines et des plaisirs éprouvés au contact du monde, ou la réalité de l'engagement dans les affaires du monde, et, d'un autre côté, la position de retrait hors du monde, attachée à la lecture des livres. S'il ne s'agit évidemment pas de faire courir des risques inconsidérés au gentleman, il s'agit semble-t-il de faire « comme si » celui-ci était responsable de lui-même, comme si le voyage devenait un jeu par lequel s'apprend le maniement du monde, le « *trade* » et, partant, l'autonomie. La théorie lockéenne des voyages comporte ceci d'original qu'elle lie intimement le voyage à la question du travail. Il est particulièrement remarquable que le sujet des voyages, dans la correspondance avec Clarke, intervienne à la faveur d'un long développement sur la nécessité de donner un travail au jeune Clarke :

I [...] have not forgot either his birth or estate, or what breeding I thought suitable to it, and yet I would have him learn a trade, a manual trade ; nay two or three or more, but one most particularly<sup>34</sup>.

Aussi Locke esquisse-t-il une méthode consistant à voyager tout en apprenant un métier, ou bien plutôt à voyager grâce à un métier. Que l'apprentissage d'un métier soit la condition du caractère profitable du voyage, c'est particulièrement clair dans le conseil que Locke donne à son ami de placer son enfant pendant un an chez un bijoutier, ou bien en Hollande, ou bien dans un autre pays qu'il jugera convenable, pour qu'il y apprenne le métier et la langue du pays. Aussi, ajoute-t-il :

When a competent skill in learning their ordering and value is got, I would then have you furnish him with a Small stock to trafic in them, and so travel on farther, working still with those of the same trade wherever he come ; whereby he shall get skill in art and traffic which a man may thrive by

---

<sup>33</sup>*Ibid.*, p. 347

<sup>34</sup>*Ibid.*, p. 344

in any condition and which will bring him into an acquaintance with persons of quality and procure him welcome everywhere<sup>35</sup>.

La maîtrise d'un métier servira selon Locke de véritable passeport pour entrer en conversation avec des hommes de qualité : ainsi le jeune homme pourra voyager partout dans le monde et profiter de la fréquentation des hommes (ce qui, au yeux de Locke, est ce qui manque cruellement à la plupart des gentlemen qui voyagent). L'auteur insiste sur ce point dans les conseils qu'il adresse à Clarke, plus qu'il ne le fera dans les *Pensées*, le but du voyageur est « d'entrer en conversation avec des personnes de qualité, où qu'il aille » :

What one is there of the hundred that ever almost speaks with any person of quality ? much less makes an acquaintance with such, from whose conversation they may learn both what is good breeding in that country, and what is worth observation in it ; though from such persons it is that one may learn more in one day, than many years rambling from one inn to another <sup>36</sup>.

Locke souligne ce qu'il appelle le caractère « *visionary* » d'une telle demande. Il est difficile d'attendre d'un jeune homme, à l'âge auquel on a coutume de le faire voyager, suffisamment de prudence et de fermeté (« *steadiness* ») pour « dissimuler [*to dissemble*] sa condition » (ce qui implique de se déguiser et de se déplacer dans la tenue d'un voyageur ordinaire<sup>37</sup>) et se soumettre volontairement à la pratique de travaux manuels. Or voyager de cette manière, en cachant sa condition de gentleman par des vêtements simples et par l'apprentissage d'un métier, requiert une forme de maturité, dit Locke, requête problématique dans la mesure où l'âge auquel il conviendrait de voyager est en même temps celui où les parents voudraient voir leur fils se marier et devenir un « parfait *gentleman* ».

Si le voyage est indissociable de la question du travail, c'est aussi que la connaissance du monde est indispensable pour permettre au gentleman d'*agir*, autrement dit, que la connaissance du monde est indissociable de l'action sur le monde. Le gentleman est un

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 347.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>37</sup> De la même façon, Obadiah Walker conseille au gentleman d'avoir toujours l'air plus pauvre qu'il n'est en réalité, de toujours cacher l'argent et les bijoux, et de se méfier « de toute forme de civilité extraordinaire et sans fondement chez les étrangers » : « *Suspect all extraordinary and groundless civility of foreigners, as a design upon your purse ; and what money you lend upon the way to strangers, count it given, not lent. Nor ever declare what money or jewels you have ; not to be touched but upon extraordinary occasions, but always make your self poorer then you are* » (p. 206).

homme capable d'entreprendre. Ainsi dans sa préface Obadiah Walker écrit-il :

Le perfectionnement d'un jeune homme dans les sciences et les matières spéculatives est l'affaire de trop nombreux livres et personnes, si bien qu'il m'a semblé superflu de m'engager dans cette partie de l'instruction. Il a donc été estimé plus utile de fournir des règles et des principes pour la *vie active*<sup>38</sup>.

N. Tarcov a sans doute raison d'affirmer, à cet égard, le fait que « *the gentleman's education Locke advocated is supportive of the politics he taught. It forms men of business and affairs* », dans la mesure où « *they are willing and able to concern themselves with their estates, perhaps even with trade, and to be active and informed in public affairs [...] they are free men, independent and self-reliant* »<sup>39</sup>. En effet, Locke tient ensemble le travail d'observation et de connaissance des hommes, en voyage, et la capacité de gérer seul ses affaires et son argent. Il semble que l'apprentissage de l'autosubsistance ne puisse être séparé de l'apprentissage du jugement et de l'autonomie : et si l'insouciance dans laquelle la tutelle d'un gouverneur place les jeunes gens les dispense de se mettre en peine d'examiner les desseins, les caractères et les procédés d'autrui, alors mieux vaudra que les hommes voyagent après que leur jugement aura été formé, une fois devenus adulte, et sans gouverneur – « *when he is of an age to govern himself* » (§ 212). La connaissance des hommes du monde ne s'obtient qu'au prix d'un engagement minimal dans les affaires des hommes. Aussi, en liant singulièrement la question du « *trade* » et celle du « *travel* » dans les conseils qu'il adresse à Clarke, Locke indique que le voyage véritable, celui dont l'expérience prodigue cette « *knowledge of men* » relève de la catégorie générale du « commerce » des hommes.

Mais la fin de la fin du chapitre « Des voyages », comme la lettre à Clarke, mettent au jour ce qui apparaît comme la source de l'échec des voyages pédagogiques, à savoir l'impossibilité de fait de faire voyager les jeunes à l'âge auquel les voyages leur seraient profitables :

Quelle que soit la justesse de ces observations, elles ne changeront rien, j'en ai peur, à la coutume qu'on a prise de faire voyager les jeunes gens à

---

<sup>38</sup> « The perfecting of a young man in sciences et speculative learning is the business of so many books and persons, that it seems superfluous to engage in that part of instruction. It was therefore thought more useful to furnish some rules and principles of active life » (n.s.).

<sup>39</sup> N. Tarcov, *op. cit.*, p. 5

l'âge qui est précisément le moins propice ; et cela pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'intérêt de leur progrès.

La difficulté, disait Locke en 1688, est de parvenir à élaborer une méthode qui « vaille la peine d'être mise en pratique » : difficulté qu'il semble n'avoir jamais véritablement surmontée, laissant le jeune homme, à la fin des *Pensées*, « à sa maîtresse » (§ 215). Aussi faut-il souligner le caractère largement programmatique de la fin du chapitre « *Of travel* » : les *Pensées* s'achèvent sur l'idée d'un nécessaire « retardement » de l'âge du mariage et sur l'importance qu'il y aurait à laisser le gentleman « pour l'âge et pour l'expérience, prendre quelque avance sur ses enfants »<sup>40</sup>. Cependant ce point demeure très optatif et Locke achève ses *Pensées* par ses mots :

Mais puisque notre jeune homme est sur le point de se marier, il est temps de le laisser à sa maîtresse (§215).

Signalons que c'est cette conclusion, en forme d'impasse théorique, qui servira justement de point de départ à la théorie rousseauiste des voyages, dans l'*Émile*, Rousseau repartant pour ainsi dire de l'endroit où Locke s'est arrêté. Ainsi l'auteur de l'*Émile* note-t-il avec une acuité remarquable le fait que cette conclusion lockéenne s'explique précisément par la raison que les *Pensées sur l'éducation* s'adressent d'abord, quoiqu'on en dise, à un gentleman, autrement à un homme dont la condition sociale et politique est telle qu'une théorie des voyages satisfaisante demeure impossible<sup>41</sup>. Citons le passage du livre V de l'*Émile* :

*Puisque notre jeune gentilhomme, dit Locke, est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse. Et là-dessus il finit son ouvrage.*

---

<sup>40</sup> Il s'agit là d'une préoccupation ancienne de l'auteur, dont on trouve même quelques prémices dans le manuscrit de l'*Atlantis*. Locke y disait en effet : « *Tuesd. 21 Feb. The Athenians and Germans were not to mary before 20. The Lacedemonians before 25 and the Aegyptians not before 30. Me thinks men should not be of age to mary before they were of age for others things i.a. 21 years* » (p. 63).

<sup>41</sup> C'est sans doute ce qui explique le fait que, comme le souligne Michel Malherbe dans son introduction, « curieusement, Locke ne fait aucune place dans les *Pensées* sur l'éducation à l'éducation proprement politique, comme si l'enfant était appelé, devenu adulte, à se mouvoir dans une sphère familiale et sociale plus restreinte que la société politique » (p. 19).

Pour moi, qui n'ai pas l'honneur d'élever un gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela<sup>42</sup>.

C'est ainsi que la question des voyages rejoint, de manière fort problématique, la question politique, et c'est la question politique qui incitera Rousseau à prendre le contrepied, ou plutôt la suite, de Locke, en mettant explicitement au jour l'enjeu politique des voyages pédagogiques, et en imposant, par conséquent, de reporter l'âge du mariage *après* les voyages.

La théorie lockéenne des voyages, et l'impossible méthode qu'elle dessine, semble avoir posé les jalons d'une réflexion sur le rapport entre l'expérience du voyage et l'apprentissage de la liberté. En liant concrètement la pratique du voyage pédagogique à l'apprentissage d'un « travail », l'auteur ne fait que répondre à une exigence présente dans l'ensemble de sa philosophie, qui est celle-là même qui le conduit à refuser la doctrine des idées innées : de même qu'il n'y a pas de vérités éternelles toutes constituées ni de sens moral, d'intuition du vrai et du bien, de même, en matière d'éducation, « il y a un travail à faire ». L'empirisme lockéen étant un empirisme de l'*activité* théorique et pratique<sup>43</sup>, associant, comme l'a fort bien montré Jean-Michel Vienne, l'analyse à la synthèse, l'origine et la constitution<sup>44</sup>, on comprend que sa théorie des voyages fasse une telle place à la critique de la paresse de l'esprit et des dangers de l'autorité, et ne parvienne pas à s'énoncer entièrement dans une méthode, laquelle aurait nécessité, pour voir le jour, que l'auteur choisisse d'éduquer un « homme » et non un « *gentleman* ».

Cette forme d'aporie sur laquelle s'achève les *Pensées* pourrait s'expliquer en dernier lieu par le caractère relativement inconciliable de deux exigences philosophiques présentes dans la philosophie de Locke : si, en effet, la critique de l'innéisme entraîne avec elle une conception de l'éducation centrée sur l'expérience du monde et l'apprentissage de l'autonomie du jugement, force est d'admettre, cependant, que l'attention à l'individu et au particulier, tout aussi essentielle, invite quant à elle à privilégier une éducation particulière et privée, relativement imperméable aux préceptes généraux et requérant pour cette raison

---

<sup>42</sup> J. – J. Rousseau, *L'Émile*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, tome IV, p. 692

<sup>43</sup> L'épistémologie lockéenne est indissociable de sa morale, et la théorie indissociable d'une pratique. En effet, le « *way of ideas* », la voie des idées, c'est-à-dire le fait de réfléchir au problème de la connaissance en commençant par l'examen des idées, place au centre de la morale l'activité de l'entendement et, justement, le manquement à la morale vient de l'abandon à d'autres de cette activité, sous couvert de principes innés, de maximes, de langage social, etc.

<sup>44</sup> J.-M. Vienne, *Expérience et raison, Les fondements de la morale selon Locke*, Paris, Vrin, 1991.

même la présence d'un « gouverneur » capable de guider l'élève dans le monde.